

Cours sur la liberté

I) Être libre, est-ce obéir à ses désirs ?

Nous avons montré que la liberté ne pouvait être définie par le fait de réaliser tous ses désirs. Dans la mesure où nous ne choisissons pas nos désirs, être soumis à nos désirs, c'est être soumis à quelque chose que nous n'avons pas choisi : le fumeur qui ne parvient pas à arrêter de fumer alors qu'il l'a décidé réalise son désir, mais c'est justement ce qui fait de lui un être *dépendant*.

La liberté doit donc être définie, non par l'obéissance aux désirs, mais par l'obéissance à la volonté ; être libre, c'est faire ce que l'on veut, c'est-à-dire agir conformément à ce qui nous semble être le meilleur choix (le plus intelligent et le plus juste), celui que nous indiquent notre raison et notre conscience. Nous avons illustré cette définition avec l'exemple de la responsabilité pénale : ne peut être considéré comme pénalement responsable que l'individu qui est reconnu libre de ses actes : or seul peut être dit libre un individu dont le discernement (la raison et la conscience) n'est pas aboli (malades mentaux graves) ou immature (cas des mineurs).

Être libre, c'est donc être soumis à soi-même en tant qu'être raisonnable et conscient.

II) Liberté et déterminisme : la liberté n'est-elle qu'une illusion ?

Est "déterministe" tout système, toute doctrine, qui nie l'existence de la liberté en affirmant que les actes des hommes sont déterminés par des forces ou des mécanismes qui échappent au contrôle de leur raison et de leur conscience.

A) Liberté, esprit, matière : le déterminisme matérialiste

1) La théorie du déterminisme matérialiste

Appartient au domaine de la matière tout ce qui peut être perçu par les sens (phénomènes optiques, acoustiques, etc.) ; appartient au domaine de l'esprit tout ce qui ne peut être connu que par la pensée, la conscience (par exemple : "le cercle"). Le déterminisme matérialiste repose sur la thèse selon laquelle l'esprit de l'homme (sa raison, sa conscience) est déterminé par des processus matériels, qu'il ne contrôle pas.

Nous avons développé l'argumentaire fondamental du déterminisme matérialiste, qui se fonde sur trois hypothèses : (1) l'esprit ne peut pas agir sur la matière (2) en l'homme, l'esprit et la matière sont solidaires : chaque événement mental est lié à un événement corporel [à titre d'illustration, on admet qu'il ne se passe plus rien "dans l'esprit" lorsque l'on observe des électroencéphalogrammes plats, qui mesurent évidemment des phénomènes matériels] (3) les phénomènes matériels sont régis par des lois physico-chimiques [que la science a pour travail de découvrir] : il n'y a pas plus de "hasard" que de "choix" dans la trajectoire d'un solide en mouvement. Si l'on accepte ces trois hypothèses, alors il faut admettre que l'esprit de l'homme est *solidaire* de processus matériels (connexions synaptiques dans le cerveau, flux hormonaux, etc.) sur lesquels elle n'a *aucune influence* et qui, eux, *obéissent à des lois* qui leur sont propres. Ce qui revient à dire que l'esprit ne fait que refléter à chaque instant l'état d'une matière qui suit un

chemin inexorable, comme la musique qui retentit ne fait que refléter les processus matériels qui ont lieu dans le lecteur MP3.

Le point d'aboutissement de cette optique déterministe est la fiction du "démon de Laplace", selon laquelle un être qui connaîtrait, à un instant t , la position et la vitesse exactes de chaque particule (matérielle) de l'univers, pourrait retrouver tout le passé et prédire tout l'avenir.

Dans une telle optique, la liberté a évidemment disparu : loin de contrôler le corps des individus, la pensée humaine ne fait que refléter ce qu'il se passe dans ce corps : ce ne sont plus les lois de la pensée (lois de la logique, loi morale, etc.) qui déterminent le corps (le comportement), ce sont les lois (physico-chimiques) du corps qui déterminent la pensée.

2) Les conséquences politiques du déterminisme matérialiste

Le débat sur la liberté n'est pas seulement théorique ; comme tout débat philosophique, il possède des applications pratiques. Nous avons mis en lumière les conséquences politiques possibles de l'adoption d'un point de vue déterministe matérialiste en prenant appui sur une optique déterministe (matérialiste) largement partagée par la communauté scientifique du XIX^e siècle : le déterminisme corporel. L'idée majeure de cette optique est que les comportements d'un individu sont principalement déterminés par son corps (qui est matériel), et plus particulièrement par son cerveau. D'après le médecin autrichien Franz Joseph Gall, (1) à chaque domaine de la pensée humaine correspond une région du cerveau : pour Gall, il existe une région du langage, de la mémoire, mais aussi de l'amitié, etc. Mais Gall pense également (2) que le développement d'une capacité dépend du développement (de la taille) de la région correspondante du cerveau (une grosse région de la mémoire implique une grande mémoire, etc.) et (3) que le crâne épouse la forme du cerveau. De ces trois affirmations découle logiquement l'affirmation selon laquelle, en étudiant la forme du crâne d'un individu, on peut déterminer les caractéristiques de sa personnalité (amicale ou non, etc.) Cette optique est déterministe matérialiste, dans la mesure où elle fait de la personnalité d'un individu, et donc de ses choix comportementaux, non le résultat d'une libre décision, mais le produit d'une chose matérielle qu'il n'a jamais choisie et sur laquelle il n'a pas d'influence : la nature de son cerveau.

Une telle optique a des conséquences importantes dans le domaine politique, comme le montre le cas de la criminalité. Dans l'optique de Gall, que reprend le grand représentant de l'anthropologie criminelle italienne Cesare Lombroso, si un criminel est criminel, ce n'est pas parce qu'il choisit d'être criminel, mais parce qu'il est né avec un cerveau de criminel. Pour user d'une formule, si l'individu a un comportement criminel, c'est la faute de son cerveau, qu'il n'a évidemment pas choisi : le comportement criminel est donc *déterminé* par cet organe matériel qu'est le cerveau. Qu'en découle-t-il pour le traitement politique de la criminalité ? Dans la mesure où l'on ne peut pas changer le cerveau d'un individu (sauf en recourant à des procédures comme la lobotomie...), il n'y a, à proprement parler "rien à faire" pour empêcher l'individu d'adopter un comportement criminel : criminel il est né, criminel il restera, puisque son cerveau ne changera pas. Ceci risque donc de nous conduire à deux options assez désagréables. La première consiste tout simplement à *supprimer* le criminel : il n'est certes pas responsable de sa criminalité (il n'y a donc pas lieu de le faire souffrir pour le punir), mais il est dangereux : il semble

donc raisonnable, pour un grand nombre de juristes du XIX^e siècle, de le considérer comme un animal dangereux. On ne fait pas souffrir un chien enragé, puisque ce n'est pas sa faute s'il a contracté la rage ; mais on le tue tout de même, puisqu'il est dangereux et qu'on ne peut rien y faire. La première option, largement majoritaire chez les lombrosiens, est donc *la peine de mort*. La seconde option consiste à faire en sorte que les individus criminels *ne naissent pas* : c'est l'option *eugéniste*. Dans la mesure où la nature du cerveau d'un individu semble (au XIX^e siècle) largement déterminée par son hérédité, il faut empêcher de procréer tous les individus (criminels, alcooliques, malades mentaux, etc.) qui risquent de donner naissance à des "criminels-nés". D'où le recours à des processus de stérilisation des populations "à risque", que l'on pratiquera encore aux Etats-Unis dans les années 60.

On voit donc que le débat philosophique sur la liberté possède d'éventuelles implications pratiques qui méritent qu'on... y réfléchisse !

B) Le déterminisme social

Il en s'agit plus ici d'un déterminisme absolu (comme le précédent), mais d'un déterminisme relatif, statistique. Un adepte du déterminisme social cherche à montrer que le comportement et la vie d'un individu restent déterminés par des paramètres sociaux, *même* là où ils ne sont pas censés l'être (à l'école), même là où l'individu n'a pas conscience de cette influence (suicide).

Nous avons exposé l'argumentaire de Pierre Bourdieu, sociologue français du XX^e siècle. Pour Bourdieu (et pour tous les républicains), le but du système scolaire républicain est précisément de *casser* le déterminisme social de l'Ancien régime. Dans la France du XVIII^e siècle, la réussite sociale d'un individu dépend principalement de son origine sociale ; un enfant noble finira noble, un enfant roturier finira roturier : ce qui définit la *reproduction sociale*. Ce système est explicitement déterministe, puisque la réussite sociale d'un individu est déterminé par quelque chose qui échappe totalement au contrôle de sa volonté : sa naissance. Le système scolaire doit casser ce déterminisme en insérant *entre* l'origine sociale et la réussite sociale un troisième élément, un élément tel qu'il *détermine* la réussite sociale, mais *ne soit pas déterminé par* l'origine sociale. Cet élément, c'est la réussite scolaire. Le but du système scolaire républicain est donc de substituer à une hiérarchisation des individus fondée sur la *naissance*, une hiérarchisation fondée sur le *mérite*.

Le système scolaire républicain *devrait* donc être un dispositif de "libération", en ce qu'il permettrait à l'individu de ne plus être déterminé, dans sa trajectoire sociale, par son origine sociale. Or ce que montre Bourdieu, c'est que cette rupture reste largement illusoire.

Pour que le système fonctionne, il faut que les deux mécanismes fonctionnent :

- a) la réussite scolaire doit déterminer la réussite sociale
- b) la réussite scolaire ne doit pas être déterminée par l'origine sociale

En ce qui concerne (a), le SSR français fonctionne plutôt bien : la réussite socioprofessionnelle reste fortement corrélée au niveau de diplôme obtenu (et inversement, la sortie du système scolaire sans diplôme est la voie royale vers le chômage de longue durée ou l'emploi précaire).

En revanche, en ce qui concerne (b)... on peut parler d'échec. Pour ne reprendre que deux chiffres, un enfant de cadre supérieur a moins de 16 % de chances de sortir du système scolaire sans diplôme ou avec un diplôme inférieur au bac, quand un enfant d'ouvrier non qualifié ou inactif a presque 60 % de chances de se trouver dans cette situation ! En revanche, il a plus de 52 % de chance de sortir avec un diplôme supérieur ou égal à bac + 3, alors que ce ne sera le cas que d'environ 10 % des enfants d'ouvrier non qualifié ou inactif... Comment dans ce cas affirmer que l'origine sociale *ne détermine pas* la réussite scolaire ?

Pour expliquer la manière dont le milieu social d'un individu détermine sa réussite scolaire, nous avons vu avec Bourdieu comment les trois caractéristiques d'un milieu social (capital économique, capital social, capital culturel) influençaient l'évaluation de l'élève. En ce qui concerne le capital économique, nous avons vu l'impact du coût de financement des études supérieures sur l'orientation scolaire des élèves, même avant le baccalauréat. En ce qui concerne le capital social, nous avons mis en lumière les relations entre la zone d'habitation et les difficultés auxquelles se heurtent les établissements d'enseignement les moins biens "situés". En ce qui concerne le capital culturel, nous avons montré comment le système scolaire tend à pénaliser des élèves en raison de critères dont la légitimité est contestable (maîtrise de la langue "noble", maîtrise de la culture "classique"), mais qui apparaissent nettement discriminants pour les élèves issus des quartiers les plus populaires.

Pour Bourdieu, le SSR ne met donc pas fin au déterminisme social : la réussite socioprofessionnelle est certes largement déterminée par la réussite scolaire, mais comme celle-ci reste largement déterminée par l'origine sociale... cette dernière continue d'influencer la réussite sociale !

Mais, pour Bourdieu, on doit aller plus loin : le SSR ne fait pas que reconduire la reproduction sociale : il la masque, et par conséquent la "légitime". Le SSR maintient *de facto* la reproduction sociale (un enfant de milieu favorisé restera dans ce milieu est produira des enfants qui resteront dans ce milieu, etc.), et en cela il demeure foncièrement *injuste*. Mais il masque cette injustice derrière un dispositif qui est censé garantir l'égalité des chances : *officiellement*, un individu ne doit sa réussite scolaire (et donc socioprofessionnelle) qu'à lui-même, à son mérite (à ses capacités et à son travail). C'est ce que veut dire Bourdieu lorsqu'il dit que le SSR "légitime la reproduction sociale".

L'analyse du SSR est donc particulièrement intéressante pour la notion de déterminisme social dans la mesure où elle montre que, même là où l'individu n'est pas censé être déterminé par son origine sociale, même dans une institution dont le but premier est précisément de *libérer* l'individu de l'influence de son milieu social, l'individu *reste* déterminé par les caractéristiques de son milieu d'origine.

C) Le déterminisme biologique

1) Nietzsche et l'instinct de conservation de l'espèce

Le déterminisme réductionniste abolissait la liberté en faisant de la pensée (et donc de la raison), une simple « émanation » déterminée par des phénomènes matériels. Le déterminisme évolutionniste repose sur une idée différente : l'esprit n'est plus déterminé par la matière mais, au sein de l'esprit, ce que dit la raison est entièrement déterminé par une *autre* force psychique : l'instinct. On peut énoncer la thèse du déterminisme

évolutionniste de la façon suivante : « Chez l'homme, ce n'est pas sa raison qui détermine ce qu'il fait, mais cet instinct fondamental qu'est l'instinct de conservation de l'espèce. »

On peut soutenir cette thèse à l'aide de l'argumentation suivante :

a) Ce qui vaut pour *tous* les êtres vivants (végétaux et animaux) vaut *aussi* pour les êtres humains.

b) Or tout ce que font les végétaux et les animaux est déterminé par l'instinct de conservation de l'espèce, *même* lorsque l'on peut croire qu'ils obéissent à des sentiments « moraux » (le tournesol ne se tourne pas vers le soleil parce qu'il aspire à la perfection de l'astre divin, mais parce que cela favorise la survie de l'espèce des tournesols ; l'hirondelle qui fait semblant d'avoir une aile cassée pour attirer le prédateur loin du nid n'obéit pas à un élan moral sublime : elle favorise la propagation de l'espèce en sauvant sa progéniture, etc.). Dans tous les cas, les motifs moraux, rationnels, etc. ne sont que des illusions, des masques posés sur la seule véritable force qu'est l'instinct de conservation de l'espèce.

c) Donc ceci vaut aussi pour les êtres humains : là où les hommes croient agir pour des motifs raisonnables, par respect pour des règles morales, etc. ils ne font en réalité qu'obéir à l'instinct de conservation de l'espèce.

Cette thèse est défendue par **Nietzsche** (philosophe allemand du XIX^e) dans son livre intitulé *Le Gai savoir*. Selon Nietzsche, tous les hommes ne font encore et toujours qu'une seule et même chose : favoriser la survie et le développement de l'espèce ; non parce que ce but serait lui-même un but *conscient*, choisi pour sa valeur *morale*. Si les hommes cherchent à promouvoir la survie de l'espèce humaine, c'est tout simplement parce qu'ils y sont forcés par leur instinct fondamental, dont *ils n'ont même pas conscience*. Les hommes *croient* agir par intérêt, par devoir, etc. : en réalité ils ne font qu'obéir à l'instinct de conservation de l'espèce.

2) Conservation de l'espèce et antagonisme social : de Nietzsche à Kant

L'intérêt du texte de Nietzsche est qu'il réfute l'objection selon laquelle, si les hommes étaient déterminés par l'instinct de conservation de l'espèce, ils ne passeraient pas leur temps à s'entre-déchirer comme ils le font. Des individus qui cherchent à promouvoir le développement de leur espèce ne devraient-ils pas, au contraire, vivre dans la paix et l'harmonie ?

Pour Nietzsche, il n'en est rien. Comme **Kant** (philosophe allemand du XVIII^e siècle), Nietzsche pense que l'égoïsme des hommes, leur instinct de domination sont des forces bien plus efficaces pour le développement des capacités humaines que ne le seraient l'altruisme ou la générosité. En effet, Kant remarque que les hommes sont *naturellement paresseux* : ils ne cherchent pas spontanément à développer et exploiter leurs potentialités. Si les individus exploitent et développent leurs capacités, c'est qu'ils y sont contraints... pourquoi ? Tout simplement parce qu'il n'y a qu'en utilisant leurs capacités (physiques et rationnelles) qu'ils parviendront à *dominer les autres et échapper à leur domination*. Par conséquent, « l'instinct de domination » des hommes n'est pas un fléau pour l'humanité : au contraire, c'est *grâce* à la rivalité de ces hommes qui cherchent à se dominer que les hommes ont appris à se dépasser, à exploiter leurs talents, y compris leurs facultés les plus « rationnelles » comme la ruse ou le calcul stratégique. Le progrès de la civilisation ne repose pas, jusqu'à présent, selon Kant, sur la générosité des hommes, mais sur leur antagonisme.

3) Développement social et individualisme : de Kant à Adam Smith

Un autre théoricien du XVIII^e siècle, **Adam Smith**, l'un des pères fondateurs de la théorie économique moderne, aboutissait à des conclusions assez similaires. Pour Adam Smith, le moteur du développement quantitatif et qualitatif des échanges, ce n'est pas l'altruisme des hommes, c'est leur égoïsme. En effet, ce qui permet au système des échanges économiques d'atteindre son expansion et son intensité maximales, c'est le fait que les individus cherchent à promouvoir *leur* intérêt personnel, car seule la recherche par chacun de son intérêt privé (ce que les économistes appellent : la maximisation de l'utilité sous contrainte) permet au mécanisme-clé de l'économie de jouer son rôle — à savoir la concurrence.

Supposons, nous dit Adam Smith, que le rapport entre le boulanger et son client se fonde sur la générosité et l'altruisme : alors le boulanger donnerait son pain plus qu'il ne vendrait, et ferait faillite ; par ailleurs les clients (par altruisme) s'orienteraient vers les *mauvais* boulangers, qui du fait de leur pain immangeable sont au bord de la ruine. Catastrophe : on aboutit à une situation où il n'y a pas assez de boulangers, et où les seuls qui restent sont les moins doués ! Alors que si chacun cherche à maximiser *son* intérêt personnel, que se passe-t-il ? Le boulanger cherche à faire le meilleur pain possible, et au meilleur prix, pour augmenter ses parts de marché ; et le client se rend chez le boulanger qui propose le meilleur rapport qualité-prix (le plus « efficace »). On aboutit alors, dans l'optique d'Adam Smith, à la situation où seuls disparaissent les boulangers qui sont de « moins bons » boulangers que leurs concurrents (et qui feraient donc mieux de faire autre chose). Conclusion : si chacun cherche à maximiser son intérêt privé, c'est tout le système d'échanges qui s'en porte mieux. C'est le rêve (que nous discuterons plus tard dans l'année) du « libéralisme » : si on laisse les individus poursuivre librement leur intérêt privé, c'est l'intérêt général qui se trouve maximisé. Si l'on veut maximiser l'intérêt général, laissons faire la « main invisible », le jeu des égoïsmes particuliers.

C'est à ces deux argumentaires que se réfère Nietzsche lorsqu'il affirme que l'on peut *démontrer* que l'égoïsme et l'instinct de domination, loin de contredire la thèse du déterminisme évolutionniste, ne font que la *confirmer*. C'est parce que les hommes sont entièrement soumis à leur instinct de conservation (de l'espèce) qu'ils agissent souvent de façon égoïste et violente ; car le développement de l'espèce a besoin de cette rivalité des hommes : il s'en nourrit.

[Mise en perspective du déterminisme biologique : les fondements biologiques de la morale.]

Le déterminisme biologique n'a pas disparu : il apparaît encore dans certains programmes de recherche contemporains, qui cherchent à montrer comment l'on peut/pourrait « expliquer » les valeurs morales humaines (comme l'interdiction du meurtre, etc.) à partir des exigences de survie et de développement de l'espèce. Dans cette optique, nos valeurs morales ne *s'opposeraient* plus, comme c'était le cas chez Kant, aux instincts, et elles en seraient encore moins *indépendantes*, puisqu'elles n'en seraient que la *traduction* dans notre espace conscient. Pourquoi cela est-il « bien », pourquoi cela est-il « mal » ? Aux yeux du déterminisme biologique, la réponse est... *parce que l'instinct de conservation nous impose de le penser !*